



## A Forbidden Act

Théâtre Garonne

### Une heure avant

Composée de comédiens exerçant tous un autre travail à côté, la compagnie sud-coréenne Movement Dang-Dang a pour volonté de créer non pas du divertissement ni de la séduction, mais du sens, afin de faire réfléchir le public à des questionnements sociaux, sociétaux. Avec *A Forbidden Act*, elle attire l'attention sur un problème aussi croissant que le PIB de son pays : le taux de suicides.

### Gravité de l'anecdotique

Le spectacle a déjà commencé lorsque le public entre au compte-goutte sur le plateau et prend le temps d'inspecter l'installation. Douze espaces d'environ 9m<sup>2</sup> superposés en deux rangées d'échafaudages, des sortes de boîtes à échelle humaine, décorées par leurs occupants respectifs. Dans chaque case, quelqu'un fait sa vie. Avec une petite pensée pour *Fenêtre sur cour* d'Alfred Hitchcock, nous voilà face à des intérieurs d'appartement dont le quatrième mur, absent, nous laisse comme face à la vitrine d'un vendeur de télévisions. Puis le public va s'asseoir et les lumières s'éteignent, le compte à rebours commence : il ne reste qu'une heure avant le suicide. La salle s'éteint et les yeux rivés sur la scénographie, on attend la suite. On attend, en zappant du regard d'une chambre à l'autre, on attend que quelque chose se passe, un événement, un élément perturbateur... Mais il ne se produira rien de plus. Ou plutôt, il se passera beaucoup de choses, de choses a priori anodines. Seulement des sursauts, des semblants d'activités, des micro-événements, une intensité dont la courbe parfois monte légèrement, lorsque plusieurs situations finissent par converger, quelques personnages perdant leurs moyens en même temps, sur une unité d'éclairage et un fond de musique symphonique. Mais la courbe finit toujours par se calmer et reprendre son cours. Est-ce que l'anecdotique reste anecdotique, lorsqu'il précède l'acte interdit ? Il n'est pas question ici de faire du sensationnel. « Nous sommes là seulement pour montrer des choses banales et fortuites », écrit la metteuse en scène. Ce spectacle-installation est la mise en scène du sentiment même d'absurdité, de vacuité, d'ennui le plus profond qui peut mener au désintérêt ou à la haine de l'existence. Témoin impuissant de vies qui s'estompent, qui implosent, le public appréhende de plus en plus, au cours des minutes qui s'écoulent, et avec une curiosité presque malsaine, l'acte fatal qu'il sait devoir advenir. Cependant, ce rôle de voyeur lui est parfois substitué par la vidéo filmée en direct et diffusée sur trois écrans devant l'installation. Un dispositif qui n'apporte pas grand-chose car il détourne l'attention du spectateur hors de la performance plutôt que de le laisser faire lui-même les allers-retours et les gros plans sur les différents recoins de la structure habitée.

### Le singulier dans le multiple

Quelles sont les raisons pouvant mener un individu à renoncer à la vie, à s'offrir la mort ? Quel état d'esprit précède l'acte ? Voilà les questions que les membres de la compagnie se sont posées. Chaque comédien a choisi un fait divers coréen reportant un cas de suicide. En s'imaginant la personnalité, la situation et les passe-temps de ces personnes et en leur redonnant vie le temps d'une performance, les acteurs cherchent à comprendre ce qui a pu pousser leur personnage à commettre l'irréparable : pression sociale, traumatisme, perte d'un être cher, lassitude ? Autant de points de départ différents, pour une même ligne d'arrivée. Incarnés avec justesse, les personnages paraissent tangibles, chacun dans sa particularité qui s'exprime tant par ses actions ou non-actions que par le décor de son espace, très symbolique. Les différentes pièces sont également dotées d'un titre évocateur, comme « Dévotion », « La femme aux reçus », « Obsession », « Laisser-aller », etc. Libre au spectateur de retrouver une partie de lui dans l'un de ces personnages. Dans la troisième case, l'homme tourne en rond puis finit par se déshabiller, installe ses habits sur la chaise comme pour y asseoir le fantôme qui lui manque. La solitude serait-elle le point commun à tous ces habitants ? Une solitude collective qui les fait parfois hurler, dans un même temps, l'un à côté de l'autre mais sans se voir ni s'entendre, sans pouvoir communiquer, sans se douter de ce que vit son voisin à quelques centimètres. Maison ou prison ? Triste rime dont le seul moyen de libération pour ses occupants semble être le suicide.

Pendant ce temps, le son de la radio diffuse tout au long de la pièce des musiques de plusieurs genres et provenances : ce qui se trame n'a ni lieu ni temps, c'est une histoire universelle vécue par des individus. Mais ce qui fait avant tout la beauté de cette création, c'est l'impossibilité pour le spectateur de ne rien manquer du spectacle, de suivre toutes les histoires, puisqu'elles se déroulent simultanément. Ainsi, au sortir de la salle il existe autant de visions de la pièce que de spectateurs, et elles sont composées des bribes qu'il a pu voir et lier entre elles pour former une histoire collective singulière.